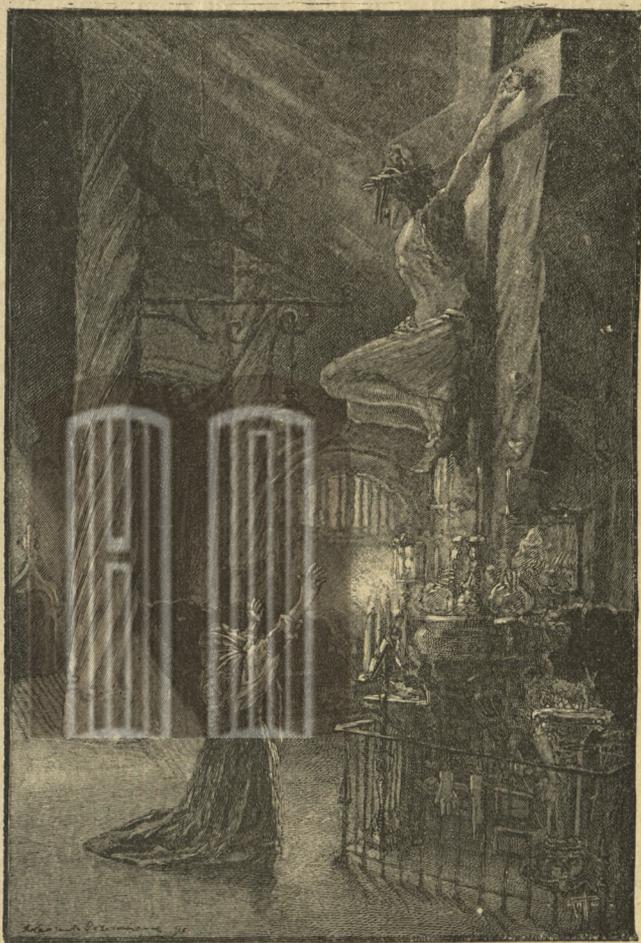


Longtemps la pauvre mère se traîna péniblement devant les douloureux symboles. Elle fit sa dernière station au pied d'un christ tout à fait étrange, grossièrement taillé dans le bois par le ciseau inexpérimenté d'un précurseur de Beruguete et de Gaspar Becerra. Il était à moitié recouvert d'un antique costume de toréador de l'époque héroïque de Pedro Romero, et une longue mèche de cheveux véritables pleurait sur son visage pâle, où s'ouvraient démesurément deux orbites saignantes. Je la vois encore, la malheureuse, les bras ouverts, en croix, devant la sinistre image. Elle adressa presque à haute voix, d'une voix sourde trempée de larmes, une suprême prière au crucifix, et elle ne s'arrêta dans son appel déchirant que lorsque ses bras, fatigués, retombèrent lourdement le long de son corps, comme deux branches coupées. Puis elle se redressa avec effort, et s'échappa presque en courant de la vieille église, les mains jointes et priant encore.



JE LA VOIS ENCORE, LA MALHEUREUSE, LES BRAS OUVERTS...

Gravure de Ruffe, d'après une aquarelle de Desrousseaux.

Ces manifestations si saisissantes du sentiment religieux sont fort rares en Portugal, où les églises, relativement peu fréquentées, ont plutôt l'air de fraîches promenades que de mystiques sanctuaires. Les fidèles, influencés sans doute par la conduite du clergé portugais, qui publie trop manifestement son impuissance à triompher des faiblesses de la nature humaine, ne s'y arrêtent qu'en passant : aussi semble-t-il que leur très mondaine dévotion ne prend sa source que dans le seul désir de ne pas interrompre le cours d'une antique tradition.